

ROMAN

MOHAMED NEDALI
Évelyne
ou le djihad ?

 ***l'aube***

ÉVELYNE
OU LE DJIHAD?

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2016
www.editionsdelalube.com

ISBN 978-2-8159-1966-1

Mohamed Nedali

Évelyne
ou le djihad ?

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Morceaux de Choix,

Le Fennec, Casablanca, 2003 ;
l'Aube, 2006 ; l'Aube poche, 2007

Grâce à Jean de la Fontaine,

Le Fennec, Casablanca, 2004

Le Bonheur des moineaux,

Le Fennec, Casablanca, 2008 ;
l'Aube, 2009 ; l'Aube poche, 2010

La maison de Cicine,

l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2014

Triste jeunesse,

l'Aube, 2012 ; l'Aube poche, 2013

Le Jardin des pleurs,

l'Aube, 2014 ; l'Aube poche, 2016

*Pour mes lectrices,
pour mes lecteurs,
partout où ils se trouvent,
avec toute ma sympathie.*

« Iydar Amezzi! cria à la cantonade le gardien Allouch.

— Oui, chef! répondis-je en avançant vers lui.

— Suis-moi! »

J'étais dans la cour du pénitencier Boulemharez, en compagnie d'autres prisonniers, pour la promenade du jour. Cela faisait une semaine que je me trouvais là, *en détention provisoire* me disait-on. Quand serais-je jugé ? Les anciens de la prison me répondaient tous, comme d'un tacite accord, que je devais user de patience, l'ouverture des procès dépendant autant de la gravité du délit commis que du bon vouloir du juge d'instruction.

« Ça va, chef ? demandai-je à Allouch, à la fois curieux et inquiet.

— Tu es attendu au parloir! répondit le geôlier sans me regarder. C'est ta première visite, j'imagine ?

— Oui, chef.

— Tu as droit à une demi-heure ; pas une minute de plus. Le passage par le service de fouille après la visite est obligatoire. »

Un brouhaha digne des grands souks m'accueillit à l'entrée du parloir : une foule confuse, faite de visiteurs et de détenus devisant à bâtons rompus. La salle, plus longue que large, n'avait pour tout ameublement que des bancs en bois massif qui se faisaient face, sans dispositif de séparation. Des gardiens allaient et venaient sur les côtés, roulant des yeux soupçonneux. Au moindre geste suspect, ils intervenaient.

« Iydar! s'écria une voix que je reconnus aussitôt. Iydar! »

Des mains s'agitaient dans ma direction ; j'aperçus ma mère à l'autre bout du parloir, accompagnée de Lehcen O'bbih, mon beau-frère.

« Mon Iydar! gémit ma mère, des larmes dans la voix. Mon Iydar...! »

Je la pris dans mes bras, la serrai contre moi, l'embrassai sur la tête, l'embrassai sur le front. Une agréable odeur emplissait mes narines – un harmonieux mélange de lavande, de thym, de vérité et d'affection : l'odeur de ma mère. Elle saisit mes mains, les dévora de baisers, les caressa, les pressa contre sa joue ridée, les larmes aux yeux... Je sentis mes jambes flageoler, mon cœur défaillir. Une brusque envie de pleurer me prit à la gorge. Je tentai, sans guère de résultat, de lutter contre elle.

« Mon Iydar! continuait de gémir ma mère. Mon Iydar...! »

Je la fis asseoir sur le banc. Elle se laissa faire, suffoquant d'émotion et de larmes. Je me retournai enfin vers Lehcen, lui donnai une cordiale poignée de main, le remerciai de s'être déplacé jusque-là. Il écarta légèrement les bras, gêné et confus. C'était la moindre des choses.

« Je voulais venir plus tôt, me dit ma mère, épongeant ses larmes dans les manches élimées de sa djellaba. Mais j'avais peur de me perdre ; la ville m'est totalement inconnue.

— Tu aurais pu demander à l'un de mes oncles de t'accompagner.

— Penses-tu ! J'ai été les voir, tes oncles, un par un : peine perdue !

— Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Que c'était leur tour d'irriguer, qu'ils devaient se rendre à tel ou tel souk hebdomadaire, qu'ils avaient rendez-vous à la commune... Enfin, des prétextes de ce genre... Je désespérais vraiment, lorsque Lehcen s'est proposé de m'accompagner. »

Elle se tourna vers mon beau-frère.

« Je ne sais comment te remercier, Lehcen ! Sans toi, cette visite n'aurait jamais eu lieu.

— Il n'y a pas de quoi me remercier, *lla* Ijja ! répondit Lehcen. Je n'ai fait que t'accompagner...

— Puisse Dieu comptabiliser au centuple la bonne action que tu viens d'accomplir ! »

Les yeux de ma mère revinrent sur moi, empreints d'une soudaine inquiétude.

« Mais tu as maigri, *mon fils* ! Tu as même beaucoup maigri ! *Ils* ne te donnent pas assez à manger, n'est-ce pas ?

— Si, mère.

— Et pourquoi donc tu as tellement maigri en une semaine ?

— Je ne sais pas, mère... Peut-être parce que je ne me suis pas encore habitué aux lieux...

— Vois-tu, tous les soirs je lève mes paumes au ciel et prie Dieu de hâter ton retour à la maison... Oh ! Mais tu as beaucoup maigri, mon fils ! On ne te donne pas assez à manger ici, n'est-ce pas ?

— Si, mère.

— On ne dirait pas ! On ne dirait pas ! Tu as l'air hâve et famélique. Il faut que tu te remettes à manger, mon fils ! Et si leur nourriture ne te plaît pas, tu mangeras la mienne : je t'ai apporté un cabas plein de vivres qui se gardent bien. Tu le recevras tout à l'heure ; un monsieur en uniforme kaki a dit à Lehcen qu'il te le remettrait en mains propres après contrôle. Tu en auras là-dedans pour une dizaine de jours. La prochaine fois, Inch'allah, je t'en apporterai davantage !

— J'espère qu'il n'y aura pas de prochaine fois, mère.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Il est possible que je rentre bientôt à la maison.

— Ce sera le plus... »

Brusquement, elle se cassa en deux, les yeux fermés, le visage crispé dans un douloureux rictus, les mains appliquées sur le ventre comme si elle venait de recevoir un violent coup de poing.

« Qu'est-ce que tu as, mère ?

— Une douleur... Une douleur soudaine me prend de temps à autre ici, à l'orifice de l'estomac. On dirait une morsure, ou un coup de canif...

— Tu n'avais pas ça, il y a une semaine ?

— Ça date du lendemain de ton arrestation. J'ai eu une nuit blanche, de bout en bout, atroce... Au petit matin, j'ai senti une espèce d'entaille ici. Depuis, j'ai mal par accès, trois, quatre fois par jour. La douleur me prend vivement pendant quelques secondes puis elle s'apaise, peu à peu...

— C'est parce que tu te ronges les sangs, mère !

— Je ne supporte pas de te savoir en prison, parmi les assassins et les malfaiteurs.

— Il n'y a pas que des assassins et des malfaiteurs ici, mère ; il y a aussi beaucoup d'hommes honnêtes et irréprochables qui, suite à quelque revers du destin, se sont retrouvés dans cet endroit : des pères de famille sans histoire, des ouvriers, des commerçants, des étudiants, des fonctionnaires, des entrepreneurs, des... »

Elle se plia à nouveau en deux, les mains plaquées sur le ventre, la figure crispée. Je regardai Lehcen; il me fit signe que je ne devais pas m'inquiéter outre mesure, que c'était passager. Quelques secondes plus tard, ma mère se redressa doucement, la paume de sa main droite gardée sur le haut de l'estomac, en prévision d'une reprise de la douleur.

« Mon Iydar en prison! soupira-t-elle, chagrinée. Si quelqu'un me l'avait prédit il y a une semaine, je ne l'aurais pas cru une seconde!

— La prison, mère, est un accident de la vie : ça peut arriver à tout le monde.

— Avoue, Iydar, que si tu étais sage, me dit-elle sur un léger ton de reproche, tu ne te serais pas fourré dans ce guêpier.

— Que veux-tu insinuer, mère ?

— *On* m'a dit que tu étais en compagnie d'une... d'une... Comment vais-je dire la chose ? D'une... d'une fille de joie!

— Ce n'est pas vrai, mère!

— Tu n'étais pas en compagnie d'une fille de joie ?

— En compagnie d'une fille, oui; mais pas de *joie*.

— Pourquoi tout le monde au village dit que c'était une fille de joie ?

— Ce sont les deux gendarmes qui ont fait courir cette menterie, parce que j'ai refusé de leur donner

le nom de la fille. En vérité, c'était une camarade de classe, une fille du village, et de bonne famille.

— Une fille du village ?

— Oui.

— Tu peux me dire son nom ?

— Pourquoi faire, mère ?

— Juste pour me rassurer.

— Latifa, la fille d'Amellal.

— La fille de Brahim Amellal, le maçon de Taliinte ?

— Oui.

— Mais c'est une fille bien, la fille à Amellal!

Même que je la connais un peu. Une fille très polie : elle me dit toujours bonjour quand je la croise... Franchement, c'est une fille bien, la fille à Amellal! Allah merci, notre honneur est sauvé!

— Mère!

— Oui.

— Garde-toi bien de prononcer le nom de la fille au village!

— Pourquoi ?

— Pour ne pas lui créer des ennuis, avec sa famille et avec les gendarmes.

— Mais que dois-je faire, alors, pour nous laver de cette calomnie colportée aux quatre vents par les mauvaises langues ? Il faut bien que les gens sachent que tu n'étais pas avec une fille de joie, mais avec une fille du village et de bonne famille, qui plus est!

— Tu diras que c'était une fille de bonne famille sans la nommer. »

Ma mère se tut un moment, pensive, puis elle ajouta à mi-voix, en femme qui se parle :

« Je le savais depuis le début...

— Que savais-tu, mère ?

— Que tu n'es pas un garçon à sortir avec les filles de mauvaises mœurs, que tout cela n'était que médissances et calomnies ! »

Elle leva ses paumes vers le ciel, l'air empreint d'un profond recueillement. « Allah tout-puissant, que ceux qui ont injustement conduit mon fils dans ces sinistres lieux soient châtiés sans pitié ! Qu'ils paient au centuple leur forfait dans ce monde, et dans l'autre ! Que le restant de leur séjour ici-bas soit fait d'afflictions et de malheurs ! Qu'ils... »

Ma mère n'acheva pas sa charge d'imprécations, soudain interrompue par le sifflet annonçant la fin de la visite.